

Quelques pièces précieuses d'Amélie de Dietrich - Berckheim

Par Elisabeth Messmer-Hitzke



Amélie à différentes périodes de sa vie – © Collections privées

Rappel : Amélie de BERCKHEIM est née le 15 septembre 1776 à Ribeauvillé (Haut-Rhin).

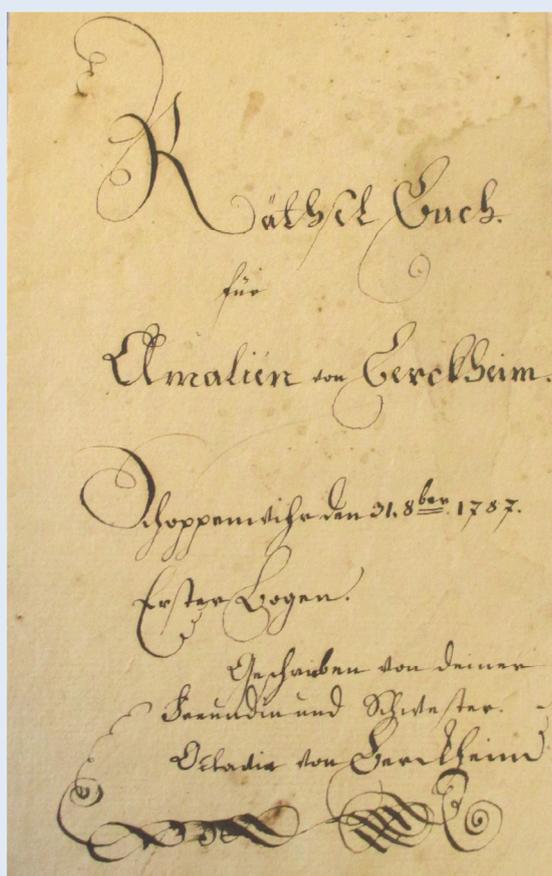
Dans la correspondance de jeunesse, dans le stimulant « cercle de Schoppenwihr » animé par Pfeffel, elle se fait appeler **Lon(n)y** (le choix de ce surnom est probablement en rapport avec l'ouvrage *Miss Lony* publié par Sophie von la Roche).

Elle épouse Jean Albert Frédéric (Fritz) de DIETRICH, le 27 mai 1797.

De l'union naissent deux filles et deux garçons : Amélie (1799), Camille (1800), Albert (1802) et Eugène (1803).

Veuve à 29 ans, Amélie reprend la gestion de la société par actions des forges du Bas-Rhin dès 1806, les enrichira des infrastructures de Mouterhouse et de Mertzwiller, les diversifiera, les développera tout en assumant les passifs, et les fera revenir intégralement dans le giron familial des Dietrich.

Présentons ici quelques pièces intimes la concernant et retrouvées dans les **archives de Dietrich**.



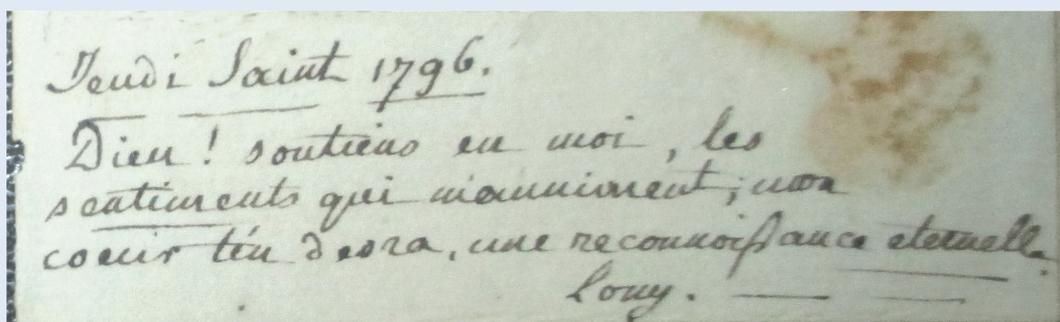
Le 31 octobre 1787, Amélie 11 ans reçoit en cadeau un petit **Rätselbuch**, cahier de devinettes, manuscrit réalisé par son « amie et sœur » Octavie, 16 ans

© ADD

Amélie, dans sa 19^e année, confectionne un minuscule carnet à l'aide de feuillets réunis par une fine ficelle. Elle peut le porter discrètement sur elle, en le glissant dans une poche, près de son cœur. De son écriture la plus serrée, elle y a noté :

Jeudi saint ce 8 avril 1795 après ma communion. Oh ! Dieu, si jamais mon cœur fut pénétré de reconnaissance et d'enthousiasme pour la Divinité et ses bienfaits, c'est bien dans ce moment auguste où nous reconnaissons en même temps sa grandeur, sa perfection, et la patience de notre modèle, de Jésus Christ, qui a souffert les plus affreux tourments pour nous délivrer de nos péchés et nous conduire au bonheur ; sa vie fut un exemple de bonté, de douceur et de résignation. C'est dans ce jour que ses vertus me sont plus que présentes, c'est dans ce jour que j'ai promis devant Dieu de suivre ses préceptes, et de les prendre sans cesse pour modèle de ma conduite, et c'est encore ici que j'en renouvelle la promesse. La Pensée de notre créateur, et de notre Jésus doit toujours m'être présente, et mon cœur ne jamais s'en éloigner. Qu'alors je trouverai le calme au fond de mon âme, qui saura se mettre au-dessus de tous les événements. Et vous Oh ! mes parents, o mes amies, vous qui m'avez conduite vers la vertu et le bonheur, vous qui par vos conseils, et surtout votre exemple, m'avez souvent tirée du précipice dans lequel j'étais prête à me jeter ; ne deviez-vous point trouver une place ici, vous en avez une trop profonde dans mon cœur, de tendresse et de reconnaissance, qui y sera gravé éternellement. Je sens vivement le prix d'une telle amitié, et si même je ne répons pas entièrement aux conseils que vous me donnez, n'en accusez jamais mon cœur, il sent plus qu'il ne peut exprimer.

L'année suivante, toujours à trois jours de Pâques, elle écrit à la suite :



©ADD

Suit un texte écrit en 1797 par sa sœur Henriette. Est-ce cette dernière qui a glissé entre les quelques pages une feuille de laurier (encore impeccable après plus de deux siècles) ?

D'autant plus que son fiancé, Augustin Perier, est surnommé « Le Laurier » dans le « cercle de Schoppenwihr » !

A l'occasion du mariage d'Amélie et de Fritz, une pièce de théâtre a été écrite et jouée par les sœurs Berckheim et d'autres proches. En outre, un poème des plus émouvants a été rédigé en son hommage par leur ami et mentor Pfeffel (pédagogue, poète et disciple de l'*Aufklärung*, initiateur d'échanges littéraires entre la France et l'Allemagne malgré sa cécité) : *Les quatre fées / Die vier Feen*.

Le texte versifié et bilingue a été offert imprimé sur deux pages (retranscrit ici sans rectifications) :

LES QUATRE FEES

**Bouquet offert à AMELIE le jour de son
hymenée,
27 May 1797.**

Lorsqu'Amélie aperçut la lumière,
Trois fées du Canton, marraines de sa mère,
Environnèrent son berceau.
Sois belle, lui dit la première
En la touchant d'un magique roseau.
Reçois les talens en partage,
Dit la seconde, en imprimant
Ses lèvres sur son front. Et moi, ma chère enfant,

DIE VIER FEEN

**Ein Sträuschen für AMALIEN an ihrem Brautfeste,
den 27 May 1797.**

AMALIA sah kaum das Sonnenlicht,
Als drey von ihrer Mutter Pathen,
Drey Feen waren es, an ihre Wiege traten.
Die erste schwang um ihr Gesicht
Den Elfenstab und sprach : ich binde
Dir Schönheit ein. Miet einem Kuss
Auf seine Stirne, sprach die zweyte zu dem Kinde :
Empfange was noch mehr als Schönheit fesseln muss,
Den Zauber des Talents. Die dritte drückte

Dit la troisième en la pressant
Contre son sein, je te donne pour gage
De ma faveur cet antique appanage
De ta famille, la Vertu.
Dans ce moment parût une autre fée :
Comment, mes sœurs, vous m'avez devancée,
Dit elle d'un air abattu.
N'importe, mon enfant, l'avenir me console ;
Mon amitié te réserve à son tour
Le bonheur le plus pur dans les bras de l'Amour.
La fée aujourd'hui tient parole.

Sie an ihr Herz und sprach : ich gebe dir
Des Erbschatz deines Stamms, die Tugend. Itzt*
erblickte
Man eine vierte Fey. Wie, Schwestern, ihr schon hier ?
Sprach sie beschämt. Doch keine raubte mir
Die Gabe, die ich bloss verschiebe.
Kind, ich bereite dir, so fuhr sie lächelnd fort,
Das reinste Glück im Arm der Liebe.
Heut hält die biedre Fey ihr Wort.

* jetzt

A maintes reprises, Amélie est mise en valeur dans les lettres de son entourage. Par exemple :

- Dans celles de sa belle-mère Sybille de Dietrich :

Ma belle-fille est belle et bonne. Une éducation parfaite a développé tout ce dont la nature l'avait douée et elle s'était épuisée, je crois, pour elle.

(8 août 1797)

C'est une femme étonnante dont les facultés d'esprit répondent si parfaitement à celles de l'âme, à celles du cœur, qu'on peut dire en toute vérité qu'elle a peu de modèle. Elle s'est mise au fait de toutes les affaires, les entend, en cause comme un homme d'affaires ; à toutes ses qualités, elle joint celle de la fermeté, de l'énergie. Avec cette belle et angélique figure, c'est vraiment un être aussi parfait qu'on puisse l'être sur la terre. Elle remplit tous ses devoirs sans exception d'une manière admirable.

(27 septembre 1805)

- De son époux Fritz :

Madame Montrichard m'a dit ce soir que le premier Consul avait dit devant elle en plein salon que la plus belle femme qu'il eut vue de sa vie était une Alsacienne & cette Alsacienne Madame Dietrich. Voilà de quoi me rendre jaloux car il ne t'a vu qu'une fois et demie : il faut que tu ayes fait une profonde impression sur lui. Tu me manques bien non pas comme la plus belle mais comme la meilleure des femmes et j'ai bien besoin d'embrasser mes pauvres petites.

(14 décembre 1801)

- De ses petits-enfants.

Il peut s'agir ci-dessous de Fanny, 18 ans (fille d'Albert de Dietrich et d'Octavie von Stein), en séjour chez les diaconesses de Kaiserswerth :

Ma grand-maman bien aimée. Si quelque chose sur cette terre est capable d'ébranler jusque dans ses fondements mon âme toute entière, c'est assurément la pensée, que je t'ai coûté des larmes à toi, ma bonne, oui mille fois trop bonne grand-maman !

A toi, qui as conservé si longtemps ton ancienne et douce affection à celle de tes petits-enfants, qui la méritait certes le moins ! Ah ! n'ai-je pas tout fait pour la perdre ! N'ai-je pas commencé cette nouvelle année, sans te dire par une ligne les regrets qui remplissaient mon cœur ! AH ! pauvre cœur que n'est-il allé, plein d'une filiale repentance, te demander ton pardon... Tu dois penser chère Grand'mère, que ce Kaiserswerth est un vrai rocher d'huîtres, où on se cristallise et se durcit jusqu'à être prisonnier dans sa propre coquille. L'encre et les plumes d'oies y sont pourtant à la disposition de tout le monde.

[...] Ah ! quand le Seigneur me donnera-t-il de savoir aussi m'oublier pour faire plaisir à d'autres ou du moins pour leur être de quelqu'utilité : Alors je crois qu'on peut être heureuse (qui sait cela mieux que toi, chère Grand'maman, malgré qu'on aie des peines dans son cœur).

Nous avons ici une singulière espèce de poêles, qu'il faut que je t'explique, cela ressemble beaucoup aux hauts fourneaux. C'est une chaudière dont on lève le couvercle si on veut voir brûler le feu, on ne brûle que du charbon de terre, humecté d'eau et de terre glaise, cela devient une espèce de ser... qui retombe à travers un gril, et me reporte toujours à Mutterhausen.

J'ai rêvé cette nuit de mon cher frère, nous traversions ensemble l'étang de Jaegerthal... et nous dessinions ensemble les bords de l'étang, j'ai rêvé aussi de ma sœur, mais elle ne songe plus à moi cette chère sœur.

Ah ! qui se souviendra encore de moi dans ma vieille ville natale ! [...]

Ah ! Grand' mère chérie, un mot de ta main bien aimée verserait un baume dans mon cœur, et certes, j'en ai besoin pour recouvrir ma sérénité. Ah ! pensez à moi ! Que Dieu m'aide à le prier et le jour et la nuit jusqu'à notre revoir.
(13 février 1848)

Précisons encore qu'Amélie côtoie l'Impératrice Joséphine qui la tient en haute estime (et qui a le béguin pour son frère Sigismond !), qu'elle est sœur de loge d'adoption (franc-maçonnerie féminine) aux côtés de sa belle-mère, la grande maîtresse Sybille de Dietrich. **En juillet 1805***, elles sont également toutes deux désignées comme marraines du haut-fourneau transféré de Reichshoffen à Niederbronn... haut-fourneau surnommé « **Christophe** » en l'honneur de l'un des parrains présents, le Général Kellermann !

Amélie, restée veuve durant près d'un demi-siècle, quitte le monde terrestre à l'âge de 79 ans, le 29 décembre 1855 (jour pour jour, soixante-deux années après le passage à la guillotine de son beau-père Philippe Frédéric de Dietrich). Elle rejoint ses deux filles défuntées : l'aînée Amélie (décédée l'année précédente), et la cadette Camille (restée célibataire, elle logeait avec sa mère au Jaerthal jusqu'à sa mort à 36 ans).

Les deux fils, Albert et Eugène, continuent à gérer l'entreprise familiale devenue dès 1844 « De Dietrich & Cie ».



Monument funéraire d'Amélie (Luise Amalie) au cimetière communal de Niederbronn, « enclos de Dietrich-Turckheim ».

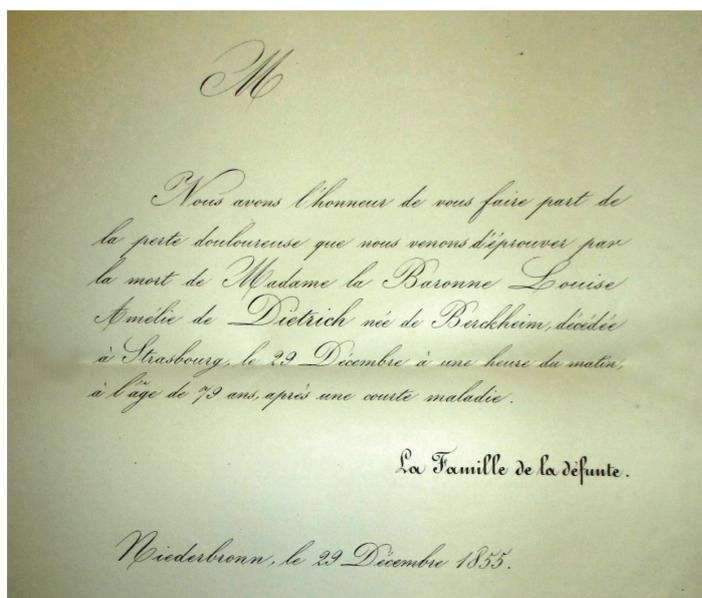
Épithaphe :

**DIE MIT THRÄNEN SÄEN
WERDEN MIT FREUDEN ÄRNTEN
SIE GEHEN HIN UND WEINEN
UND TRAGEN EDELN SAMEN
UND KOMMEN MIT FREUDEN
UND BRINGEN IHRER GARBEN**

(Psaume 126, 5-6)

© EMH – mai 2014

Autres tombes de l'enclos : voir l'article de Jean Salesses dans « De Dietrich : des lieux de mémoire » – ADD, 2016.



Faire-part de décès d'Amélie – © ADD

Chant d'adieu lors de l'inhumation d'Amélie :
« Der Gottesacker » (le champ de Dieu → le cimetière),



www.netcomete.com/GottesackerDD.mp4

(Merci à Emmanuel Wendling des Messagers pour l'interprétation de la partition sauvegardée aux ADD)

* 1805 : selon la lettre de Fritz du 17 Messidor an XIII, écrite deux jours après l'inauguration.

Le fameux « gendre précieux » d'Amélie : GUILLAUME DE TURCKHEIM (1785-1831)

Guillaume de Turckheim épouse la fille aînée d'Amélie et va participer activement à l'administration de la société jusqu'en 1831 ; il supervise tout particulièrement la gestion des forêts et de son bois (et charbon de bois) nécessaire au fonctionnement de l'entreprise. S'il est reconnu comme un soutien appréciable, « précieux », par sa belle-mère, d'autres éléments importants de son existence sont demeurés jusqu'à présent bien obscurs... Lumière ! (voir article suivant)